

Romain Rolland - Stefan Zweig

Correspondance 1928-1940

Serge Niémetz

Troisième partie

Lors de la parution chez Albin Michel, en 2016 du dernier tome de la Correspondance Romain Rolland – Stefan Zweig, nous avons demandé à Serge Niémetz, un des spécialistes de Zweig, une recension de cette correspondance. Il s'en est acquitté au delà de nos espérances, et nous lui renouvelons nos remerciements, en nous offrant une étude qu'il souhaitait complète et qu'il acceptait de partager en 3 parties. (Etudes Romain Rolland n°39, p.24-29 et n°38, p.25-32)

A bien des égards, 1935 est pour l'un comme pour l'autre des deux amis une année pivot. Tandis que Zweig se tourne vers l'ouest et les Amériques, Rolland regarde de plus en plus vers l'est et la Russie.

Le 29 janvier (p. 437), Zweig, de passage à Vienne après un bref séjour aux États-Unis, écrit, joignant dénegation et prémonition :

Je ne désespère pas. Et s'il y avait une guerre, on aura au moins la consolation qu'elle sera si terrible que nous ne survivrons pas. Moi, je ne prendrai pas un masque à gaz pour me sauver la vie, je préfèrerai crever [...] Je n'ai aucune envie de survivre à une seconde guerre ! [...] L'Amérique m'a donné du courage : on respire là un air tonique et on peut jeter quelque regard vers l'avenir [...]. J'ai grande envie de passer l'année prochaine quelques semaines en Amérique du Sud ! Il faut respirer un autre air que celui de l'Europe. Déjà l'Angleterre est un peu mieux - autrefois j'y souffrais de la froidure, de l'indifférence des gens, maintenant j'aime leurs petites bêtises, ces gens auxquels leur jardin, leur radio et leur chien sont plus importants que les discours de tous les ministres de tous les pays.

Le 24 (p. 445), Rolland annonce l'envoi des « deux volumes d'articles et de confessions, [qu'il vient] de faire paraître, l'un chez Rieder [*Quinze ans de combat* – S.N.], l'autre aux Éditions sociales internationales [*Par la Révolution, la paix* – S.N.] de Paris. » Il commente : « Il me faut bien m'orienter vers un « idéal », - ou, plus justement, vers une forme de réalisation pratique : car le monde ne se suffit pas d'être « pensé » ; il faut qu'il soit

« réalisé ». Et les grandes lignes du combat d'aujourd'hui sont assez nettes, pour qu'on n'ait point à hésiter sur le parti que l'on choisit. » Zweig continue à lui manifester son admiration non seulement pour son œuvre, y compris pour ses recueils politiques, qu'il paraît s'efforcer de lire d'une façon qui puisse le rassurer. Il se consacre à un nouveau héros : Castellion, qui s'était dressé en son temps contre le fanatisme de Calvin, et qui conviendra bien davantage qu'Érasme à Rolland : « Castellion prend place dans nos rangs », écrira-t-il à Zweig le 26 mai 1936.

Cependant, leur correspondance s'espace. Le 20 septembre 1935, après une brève halte à Zürich, en revenant de Salzbourg, Zweig se rend à Villeneuve ; ce sera sa dernière rencontre, décevante, avec son « maître ».

Il a pourtant écrit partout en vue de l'organisation d'une grande cérémonie à Paris et de la publication d'un nouveau livre d'hommage pour célébrer le 70^e anniversaire de Rolland, mais il n'a guère recueilli d'écho. Son rôle sera bien moindre que celui qu'il avait joué dix ans plus tôt avec le *Liber amicorum*. Le jour de l'anniversaire, le 24 janvier 1936 (p. 469), il écrit à Rolland : « Toujours votre fidèle, Stefan Zweig qui aimerait se faire imprimer sur ses cartes de visite [...] "ami de Romain Rolland" comme titre de noblesse. » Il publie des articles d'hommage dans la presse internationale. À la question : « Quel est celui de mes contemporains qui a exercé sur moi la plus grande influence morale et transformé ma vie de la façon la plus profonde ? » il répond dans *Lu* : « C'est Rolland, le plus libre des penseurs de notre époque [...]. Je suis fier d'être de ceux qui se demandaient après avoir écrit ou dit de telles choses : "Qu'en pensera Rolland ?" » Ambiguïté dont Zweig peut-être n'est pas conscient : le texte est au passé.

Dans les cérémonies, de nouvelles relations de Rolland ont pris le dessus, leur imposant leur marque – et tous sont plus ou moins étroitement liés au Parti communiste. Le 17 juillet 1936 (pp. 486-488), Rolland répond à Zweig, qui l'avait comparé à son Clerambault :

Non, je ne suis pas du tout seul, ou isolé, comme vous me l'écrivez. Je me sens au contraire entouré de l'amitié

de millions d'hommes de tous les pays, et je la leur rends. [...] Je me déclare solidaire avec cette jeunesse, dont je puis, chaque jour, apprécier la générosité et le dévouement à de grandes causes de justice et d'humanité. [...] L'espérance est venue, depuis, avec et par la foi et l'énergie d'un jeune monde nouveau. Je n'ai plus besoin, pour sauver ma liberté, de l'enfermer dans ma chambre. Le mot de Faust se réalise : - la liberté se conquiert, chaque jour, sur les champs de bataille de la terre.

Tandis que Zweig se tournait nostalgiquement vers les premières années de leur amitié, Rolland est devenu une sorte d'institution ou de trésor vivant du Front populaire. Il a pu entendre à la radio « le 13 juillet, la représentation de [son] Danton, aux arènes de Lutèce, – et le 14, la première de [son] 14 Juillet, donné par la Maison de la culture à Paris. Ç'a été une magnifique manifestation de front populaire, en art. [...] Ah! si j'avais trouvé, il y a 35 ans, pour mes projets de théâtre du peuple, le dixième de l'appui que m'offrent aujourd'hui le gouvernement et le peuple de Paris ! »

*

Le 26 novembre 1935 (p. 458), Zweig incitait Rolland à se montrer à Paris :

Les grandes masses vous veulent voir une fois (il ne faut pas tenir de discours), parce qu'elles veulent voir leur chef, écrivait-il. [...] Je crois [...] que vos amis [...] sont un peu offensés que vous évitiez Paris constamment [...]. Ils sont [...] un peu jaloux puisque vous avez fait un voyage de quatre-vingts heures à Moscou et jamais de voyage de huit heures à Paris.

En effet, Rolland vient enfin d'accomplir, à l'invitation de Gorki, le voyage en Russie auquel il songeait depuis longtemps, et qui fait partie des étapes rituelles bien rodées de l'entreprise de séduction de compagnons de route. Il était accompagné par la franco-russe Maria Koudacheva, qui avant d'être sa secrétaire avait été celle de Guilbeaux à Moscou, et qu'il a épousée en 1934.

Zweig l'avait précédé à Moscou dès 1928, à l'occasion du centenaire de Tolstoï. À son retour, le 21 septembre (pp. 63-70), il lui avait fait part de ses observations et impressions mitigées :

Je comprends certaines choses beaucoup mieux maintenant, surtout les précautions que l'on adopte à son retour, et l'hésitation que l'on a à s'exprimer par écrit, du fait que toutes ces choses vues ont un double visage. [...] En voyant les « palais des tsars côtoyant la misère incommensurable des maisonnettes des villages russes, on [...] est physiquement submergé par la pensée que la révolution russe, et son versant bolchévique, s'imposait. On ne trouve rien d'autre à dire que: « oui » et « évidemment ». [...] « Le gain pour le peuple est immense », ce qui a été réalisé représente « un exploit extraordinaire ». Quant aux conditions très dures de la vie matérielle, qui confirment « la légendaire capacité du peuple russe à

souffrir », on ne saurait « en rejeter la faute sur le gouvernement - en revanche, le gouvernement est responsable de la privation totale de la liberté de pensée et d'expression » qui affecte au premier chef « ceux-là mêmes qui nous sont les plus proches, les intellectuels, les hommes libres et indépendants. [...] Nous devons] tout de suite, et d'instinct comprendre qui sont les perdants (en dehors de la caste des nobles et de la maison impériale, qui furent tous entièrement décimés).» Les bolcheviks « avaient promis l'égalité, tout en poursuivant leur cheminement dans le ressentiment. ils furent, de ce fait, à l'origine d'une nouvelle inégalité en voulant, de force, porter au sommet un prolétariat insignifiant (en nombre), en le soumettant à leur idéologie, et en écrasant tout ce qui restait de liberté et d'indépendance intellectuelle. [...] « Ce manque de liberté, l'impossibilité de partir pour l'étranger et, allant de pair, l'interdiction de s'exprimer et de parler ouvertement, tout cela pèse lourdement. » sur la plupart d'entre eux. « Toute conversation téléphonique, chaque rencontre est contrôlée. [...] Néanmoins, je crois que ce serait une erreur que de trahir la révolution russe à l'heure actuelle. [...] Autant je fus choqué par le sort actuel des intellectuels, par cette dictature supra-mussolinienne, autant je dois quand même reconnaître une différence, et admettre que cette dernière est agressive, alors que la dictature russe actuelle est défensive, ayant comme but de surmonter un de ces moments les plus périlleux.

Il voit l'économie au bord de l'effondrement :

Un tournant quelconque, une forme voilée de capitulation économique me paraît inévitable. L'Union soviétique « a investi d'innombrables millions en or dans l'aventure chinoise et dans l'agitation extérieure, des millions qui lui font maintenant défaut. [...] S'y ajoute comme facteur aggravant le fait qu'aux problèmes agraires l'on n'ait trouvé que des solutions catastrophiques. Bref, la situation économique semble désespérée et les puissances étrangères le savent sans doute. [...] Sans pour autant aller jusqu'à reconnaître la nécessité de la terreur en ce moment, ou encore de l'excuser (terreur qui gonflait évidemment au fur et à mesure que les difficultés augmentaient), je dois néanmoins exprimer aujourd'hui mon admiration pour toutes ces choses qui ont été accomplies pendant ces dix dernières années [...]. D'un point de vue organisationnel, il y a eu de grands succès (il ne faut jamais perdre de vue qu'il est infiniment difficile d'instaurer dans cette nation [...] la rigueur qui est nécessaire à l'administration de toute une partie du monde). » Il attribue ces succès « au concours de deux circonstances : d'un côté l'énergie brutale, fanatique, sans appel et sans précédent, d'une poignée de dirigeants, et de l'autre l'indescriptible capacité de souffrance et de patience de ce peuple [...] peuple qui, depuis quinze ans, supporte sans se plaindre une multitude de restrictions que Parisiens ou Berlinoises ne supporteraient pas quinze jours. On retrouve la même résignation héroïque chez les savants et les artistes. Ils grincent des dents, ils abhorrent la terreur, et pourtant,

pas un seul parmi eux ne renie la Révolution, pas un seul ne désire que ses acquis se perdent à nouveau. » Espérant qu'un « assouplissement se produira avec l'amélioration de la situation économique », il préconise une pause. « Ce serait ce qu'il y a de plus sage, encore que l'on ne doive justement pas s'attendre à de la sagesse de la part de ces intransigeants adeptes des dogmes. Quoiqu'il en soit, le blocus continental étrangle terriblement ces gens, et il serait criminel de vouloir les affaiblir en les attaquant d'une façon ou de l'autre publiquement, et ce serait surtout contraire à l'esprit et aux intentions de ces intellectuels que nous voulons en fait aider.

Il termine sa lettre sur une notation qui, malgré son caractère mesuré, préfigure le discours de nos thuriféraires intellectuels de la « Révolution culturelle » ou de la « Révolution des mollahs », avec au premier rang ces catholiques de gauche qui, dans un esprit franciscain un peu mal compris, créditaient ces tyrannies d'avoir rompu avec le « matérialisme » de l'Occident :

Le plus concluant fut pour moi la visite du palais des tsars, résume-t-il, et l'aperçu de la misère infinie qu'ils avaient reçue en héritage, et l'immense foi de tout le peuple en dépit de toutes ces restrictions horribles. Alors que tous les autres peuples d'Europe ne rêvent que de s'enrichir, et de se surpasser mutuellement en puissance, quelque chose d'absolu sommeille encore ici, mystérieusement, quelque idée d'essence religieuse et spirituelle, qui vous gagne malgré vous à sa cause.

La réponse de Rolland, le 24 septembre 1928 (p. 71), offre un parfait exemple de ce que j'appellerais la pré-somption normalienne : cette outrecuidance naïve, spécifiquement française, qui a mené au cours du siècle tant d'anciens élèves de la rue d'Ulm à s'égarer, empruntant des voies meurtrières ou suicidaires. D'un extrême ou de l'autre, ils partagent une même conviction, fondée sur leur réussite aux concours, étayée par leur position institutionnelle, confirmée par les brillantes carrières de leurs aînés, et dont il peut être difficile de se départir : que leur intelligence et leur culture éminentes leur confèrent une sorte d'infailibilité intellectuelle dans tous les domaines : « Je suis *certain* que votre vue est juste, écrit Rolland, et mon instinct de prévision est entièrement d'accord avec vos yeux et votre esprit. »

Rolland a bientôt cessé d'être *entièrement* d'accord avec Zweig. En 1930, il lui écrivait (1^{er} mars, p. 147) : « Je n'ai jamais cessé de défendre l'URSS en France, - malgré mon indépendance absolue des partis communistes (ou socialistes), et ma désapprobation foncière de leurs méthodes de ruse et de violence. » Il exprime parfois encore cette désapprobation et intervient, d'ordinaire par le truchement de Gorki, à propos des cas individuels de victimes de la répression. Mais il se montre de moins en moins critique, et suggère *Quinze Ans de combats* une continuité sous-jacente à son évolution.

En juillet 1935, donc, il fait à son tour le voyage de Moscou, et paraît un temps mieux admettre le refus de Zweig de s'aligner sur les positions communistes, voire partager son désir de retrait.

La visite amicale à Gorki a pris des allures de visite d'État. Rolland a été encensé par des sommités du régime. Les lettres et télégrammes d'hommage ont afflué de toutes les républiques ; les délégations d'écrivains, d'artistes et de travailleurs se sont succédé. Au théâtre, dans l'ancienne loge des tsars, lors d'une parade sportive de la jeunesse, parmi les plus hautes personnalités, il a eu droit aux acclamations du peuple. Staline a reçu « le plus grand écrivain du monde entier » et a paru l'écouter : l'URSS et l'Internationale communiste en imposant une « ligne » uniforme qui néglige les particularités de chaque pays, écartent, aurait exposé Rolland, des forces qui pourraient être précieuses. Les procès qui se multiplient et la répression qui s'étend heurtent beaucoup d'amis de l'URSS ; ne pourrait-on au moins supprimer la peine de mort (qui peut s'appliquer à partir de douze ans) et libérer des opposants au passé révolutionnaire incontestable, comme Victor Serge ? À ces critiques de Rolland, Staline répond qu'il s'efforce de réduire les violences et de réparer les fautes dont il peut avoir connaissance, mais la Révolution est contrainte à la fermeté par une situation difficile, par les attaques d'ennemis qui mettent en danger le pouvoir soviétique et par les aspects primitifs du pays, survivances de l'Ancien Régime. Il rassure, promet, et réussit en grande partie à duper cet intellectuel « utile » qui prêche l'humanité et la souplesse contre le dogmatisme, le bureaucratisme et la terreur. À la différence de beaucoup d'autres hôtes choyés, Rolland ne se laisse pas tout à fait éblouir et conserve une certaine dose d'esprit critique. Bien que constamment entouré, il observe. Il voit la police omniprésente et vigilante, la protection particulière dont bénéficient les datchas de la zone résidentielle où vit Gorki, parmi les privilégiés du régime. Il voit sur les routes des paysans affamés, en haillons, au regard infiniment triste. Il voit que chez Gorki on dépense, on gaspille, on jette la nourriture qui manque au peuple. Ses notes paraissent parfois comme un écho fidèle des critiques de gauche que formulait Istrati en 1929 dans *Vers l'autre flamme*. Mais Rolland gardera ses critiques pour son *Journal* : il ne veut pas, en protestant contre les « excès » dont il a connaissance, nuire à l'État soviétique menacé de toutes parts, qui reste son seul espoir pour l'avenir, et qu'il espère voir évoluer.

Le 5 août 1935 (pp.450-451), il écrit à Zweig :

J'ai eu des entretiens, qui m'ont beaucoup appris, avec Staline, avec Boukharine, avec Yagoda, et la plupart des chefs. J'ai aussi bénéficié, pendant trois semaines, [...] de l'affectueuse hospitalité de Maxime Gorki [...]. Cela m'a valu non seulement de connaître des personnalités frappantes et diverses, mais d'assister, dans sa mai-

son même, à de beaux spectacles : chants et danses. [...] La saison de théâtres et concerts était, quand je suis venu, près de sa fin. Mais j'ai assisté, le 30 juin, sur la place Rouge, à la plus exaltante fête du Peuple, que j'eusse pu imaginer : 130 000 jeunes ouvrières sportives, usines et syndicats, jeunes hommes et jeunes femmes, défilant, à demi-nus, en portant leurs idoles, leurs trophées de triomphe romain, – comme un fleuve de joie, mugissant à pleine voix. – Certes, la révolution a poussé des racines profondes dans le peuple ouvrier : ils savent, ces cent milliers, que sa cause est leur cause, et qu'ils lui doivent tout. Le personnel du gouvernement peut changer : le peuple est une armée, qu'anime une même volonté; et ses chefs de demain sont déjà formés. [...] Dès la frontière soviétique passée, un gouffre de silence sépare les deux mondes. On ne sait presque plus rien de cette vie intense qui anime 160 millions d'hommes. Les journaux parisiens rabâchent leurs petits vieux mensonges édentés.

À ces premières impressions que lui communique Rolland, Zweig, apparemment revenu de son enthousiasme pour les énergies juvéniles, répond le 13 août (p. 452) par ces lignes qui valent d'être citées longuement pour leur lucidité :

Je ne doutais pas que la chaleur humaine, qui est nulle part aussi violente et généreuse qu'en Russie, vous ait ému ; je l'étais aussi quand j'avais l'occasion de voir cet admirable pays. Et vous aurez tant à nous raconter ! Non, je ne doute pas de l'élan qui porte et enflamme la jeunesse russe – je crains seulement que le même élan n'enivre aussi la jeunesse hitlérienne et fasciste. Je sais que ces cortèges de cent mille et millions, avec leur sincère élan, sont un prodigieux spectacle et qu'il est impossible de se soustraire à l'admiration ; mais, hélas, on admire aussi les grandes parades de Mussolini et Hitler. C'est la masse et leur élan, qui sont en elles-mêmes [sic] d'une beauté neuve et fascinante, car seul notre siècle a trouvé l'art de réunir les grandes foules et de les comprimer dans un seul faisceau de volonté et d'enthousiasme. J'ai toujours la peur que toutes ces admirables jeunes dans leur enthousiasme commun ne pensent plus, mais soient entraînées par une pensée commune, qui leur est infusée. Oui, je suis ému chaque fois, mais le vieux, l'inguérissable individualiste en moi se méfie. Et j'aime encore mieux ceux qui vont isolément leur chemin ou nagent contre le torrent. C'est faux peut-être et je conçois complètement le sens fécond de ces grandes fraternités. Mais je vois aussi le danger. Qui est-ce qui osera quitter les rangs quand il n'approuve plus la direction de la marche ? Ne me croyez pas insensible à cette concentration des forces vivantes du peuple, mais je ne veux pas, non, je ne veux pas oublier le grand danger de cette dispersion de la propre volonté dans la volonté de la masse. J'aime encore et toujours les isolés, qui ont combattu pour les grandes idées, mais en refusant de se mettre en rang et en uniforme [...].

Il reviendra sur le même thème le 1^{er} mai 1937 (p. 512) : « Ce totalitarisme [on notera que ce terme est

encore très peu usité à cette date - S.N.],

ce besoin farouche d'unifier, qui est sans doute une imitation inconsciente de la machine, me dégoûte à un point qui me rend énervé en présence des grandes foules organisées. – Je me refuse par instinct à les admirer, même les fêtes sur la place Rouge [...], parce que je substitue à Staline, qui prend en riant de la main d'une jeune fille un bouquet, involontairement les Hitler ou Mussolini, que j'ai vus dans la même pose et aussi avec le même poing serré – c'est un cliché déjà.

Après la visite de Zweig à Villeneuve, Rolland lui envoie ses vœux, le 30 décembre 1935 (p.464) :

On ne peut pas dire que la cause communiste rémunère ! En revanche, on y récolte d'abominables diffamations. Les ex-amis, de l'opposition trotskiste, traitent les « staliniens » de vendus. Peu s'en faut que Trotski lui-même ne l'insinue de moi, dans un article qu'il me consacre, et qui fait le tour de sa presse, – on devrait pourtant me rendre cette justice que j'ai fort peu publié sur l'URSS, depuis que j'en suis revenu. Je réserve mes impressions et mes pensées, pour mes carnets – pour l'avenir. [...] Poursuivons, mon cher ami, notre bon travail, en dépit de tout ! Le mot de la sagesse est à la fin de Candide : – « Cultivons notre jardin ! » – Tout en m'occupant de celui des autres [...] je n'ai jamais cessé de cultiver le mien.

*

Leurs jardins sont bien différents. Celui auquel aspire Zweig dans son pessimisme serait un havre où trouver l'oubli et cultiver une vie nouvelle. Stimulée par le récent voyage à New York, l'idée d'Amérique ressurgit périodiquement, pour s'effacer entre-temps derrière les préoccupations européocentristes. Pourtant, Zweig songeait dès 1928 à un séjour prolongé outre Atlantique. Le 18 mars 1935 (p. 437), il écrit de Vienne :

La politique nous abrutit. [...] J'ai lu beaucoup, j'ai étudié beaucoup et l'Amérique m'a donné du courage : on respire là un air tonique et on peut jeter quelque regard vers l'avenir [...]. J'ai grande envie de passer l'année prochaine quelques semaines en Amérique du Sud ! Il faut respirer un autre air que celui de l'Europe.

Ce sera le Brésil, en juillet 1936, avant le congrès du PEN-Club qui se tiendra à Buenos Aires. Fin septembre 1936 (p. 489-490), encore en mer, il s'engage dans ce qui ressemble à un dialogue de sourds :

Rentrant de l'Amérique du Sud, je veux vous écrire un peu de mes impressions. Elles sont excellentes. Les pays sont profondément pacifiques, le terrible fléau du nationalisme n'est pas encore virulent, et entre les hommes, il y a [...] moins de haine. [...] Il y a ici une intensité d'optimisme et d'idéalisme qui était un tonique pour moi. Je vous raconterai un jour beaucoup de cela. Et ne croyez pas trop à ce qu'on vous raconte des dictatures : ce sont des paradis, comparés avec les nôtres. La

vie d'un homme a gardé encore un peu de valeur et il existe (sauf pour tout ce qui est franchement communiste) une assez grande liberté de la parole. [...] » En Europe, dit-il, « tout devient pire d'une année à l'autre, [...] et j'étais soulagé de voir que l'Amérique du Sud [...] lèvera sa voix quand celle de l'Europe sera étouffée par les sanglots et le sang. » Et il en vient aux premiers procès de Moscou : « Votre Russie aussi – Zinoviev, Kamenev, les vétérans de la révolution, les premiers amis de Lénine fusillés comme des chiens enragés, encore une fois Calvin qui tue Servet pour une divergence d'exégèse. [...]

Par la suite, certaines de ses appréciations psychologisantes sur Trotski accusé de servir la réaction par ressentiment ou sur Staline qu'il faudrait aider à se modérer marquent les limites de sa perspicacité. Mais les procès l'accablent et l'indignent ; il ne se fait pas à cette époque de « chiens enragés ».

Le 5 décembre (pp. 495-497), il montre qu'il suit les événements d'assez près et, par recours au sens commun tout autant qu'aux analogies historiques, échappe à l'aveuglement. Il paraît entrouvrir les vannes à des objections longtemps contenues :

Je viens aussi de lire le livre d'André Gide : Retour de l'URSS et j'en suis bien content. Vous savez que je n'ai jamais pu vous suivre dans l'acceptation en bloc de tout ce qui se passe là bas. J'ai lu la brochure sur le procès Zinoviev, éditée par un comité à Prague qui démontre clairement et irréfutablement que maints aveux étaient produits, fabriqués [...]. Je ne crois pas [que Trotski] ait jamais travaillé avec la Gestapo ni envoyé des assassins – le procès m'a profondément troublé, comme d'ailleurs les meilleurs amis de l'URSS. Et autre chose : l'idolâtrie personnelle de Staline. [...] Ce n'est pas lui seul qui a fait l'URSS, c'est le peuple. Ce n'est pas lui qui a tout inventé – cette déification d'un dictateur par sa propre volonté est en contraste absolu avec l'anti-individualisme que prêche le bolchevisme. [...] Les Russes eux-mêmes ne peuvent rien faire. Seuls les vrais amis de la Russie, comme vous et Gide, pourraient aider à ce que Staline réfère un peu cet autoritarisme [...]. Ils] devraient faire tout pour que de telles choses comme le procès Zinoviev ne se répètent plus [et] pour que cette dégoûtante déification et intronisation d'un seul homme comme suprême intelligence, énergie et sagesse, cesse enfin [...].

Mais Rolland n'est plus accessible à de telles objections. Le 9 décembre (pp. 498-499), il répond :

Je ne partage pas votre satisfaction de la brochure de Gide. Je la trouve affligeante. Surtout pour lui. Ce n'est pas tant que son acte soit, à l'heure actuelle, une mauvaise action, dont il savait mieux que quiconque que profiteraient tous les chiens enragés des fascismes et de la réaction. Mais le tout : griffes et caresses, est à fleur de peau, – d'une superficialité ridicule, – [...] la petite vengeance d'un littérateur froissé dans sa petite vanité, par l'accueil distant que lui ont fait les chefs [...]. Quant au procès de Moscou [...], vous en jugez unilatéralement.

Il croit savoir quand sa certitude est celle du croyant : il est sûr par exemple que les mouchards attachés à ses pas n'étaient chargés que de sa protection :

Vous n'avez pas l'air de vous douter que les hommes là-bas vivent, entourés d'assassins. Très peu de temps avant mon arrivée, Staline avait failli être la victime de l'un deux, au Kremlin même : (ce n'est pas lui qui me l'a dit ; mais le fait est sûr). Tous ceux qui l'approchaient et qu'on savait ses amis étaient menacés. Aussi Gorki et moi-même. On a dû veiller sur moi, pendant tout mon séjour. [...] Je crois que plusieurs des condamnés du procès de Moscou étaient tombés, sans le savoir, dans les filets de la Gestapo. Mais je suis certain que, ces filets, la Gestapo les avait tendus. [...] J'estime hautement Staline. Je n'aime pas ses effigies et les nuages d'encens dont on l'enveloppe. Mais lui-même est simple, et même rude : il n'a point de goût pour les compliments [...]. On se trompe d'ailleurs, du tout au tout, en croyant que tout le vrai pouvoir est en ses mains.

Un peu plus tard, Zweig s'inquiète de se voir mis dans le même sac que Gide et opère une légère retraite, mais continue au fil des mois à développer sa position. Le 25 février 1937 (p. 506), il écrit ainsi :

Je n'ai pas de parti pris pour Trotski, il m'est devenu franchement antipathique. Mais je suis prêt de me laisser couper la main, que ce qu'on disait dans le procès, qu'il avait des réunions avec les nazis, qu'il travaillait avec Hess, était un stupide mensonge, et de même, l'aveu de ce bonhomme, qui s'accusait d'avoir provoqué lui-même plus de 2 000 accidents de chemin de fer pendant un an. Ce sont des choses inadmissibles, qui ont nui énormément. [...] Mais je veux parler seulement de ce que j'ai vu avec mes propres yeux. Mon ami, on m'a montré les livres scolaires pour les écoles élémentaires. Et je vous assure, ces racontars sur Staline, cela pue un byzantinisme comme on ne l'a jamais permis sous les tsars. [...] Et cela dans un pays qui est sorti d'un effort collectif !! Seulement, cette tendance secrète d'écrire toute la révolution russe sur le compte de Staline, de le fêter comme l'incarnation de la sagesse, comme le dieu Pan, et en même temps de fusiller les anciens vétérans, les camarades de Lénine, cela doit nous exaspérer.

En 1937, il séjourne en Italie au moment du grand procès de Moscou contre le « Centre antisoviétique trotskiste ». Le 4 mars (p.510), de retour à Londres, il relève quelques impossibilités et absurdités des accusations et commente :

L'effet du procès était terrible. J'ai causé avec les Italiens, qui ne lisent que leurs journaux ; ils étaient tellement convaincus que là-bas règne la plus terrible terreur et qu'ils avaient à remercier le bon Dieu que chez eux tout soit clément, en comparaison. Vous, qui observez les répercussions, devez leur faire comprendre qu'on a détruit l'effet excellent de la nouvelle [manque : Constitution – censément « la plus démocratique du monde » –

S.N....]. *Faites tout, mon ami, usez de toute votre influence pour qu'on ne répète pas ces procès spectaculaires.*

Le 14 juin 1937 (pp. 513-514), après que Staline a décapité l'Armée rouge, il écrit :

Vous avez donné votre amour, votre autorité, votre nom à l'URSS et vous vous êtes engagé à fond pour elle ; donc tout ce qui se passe vous touche personnellement. [... Staline] fait un tort immense à la France, à l'Espagne, en fusillant ses meilleurs généraux comme 'espions' et 'traîtres'. [...] J'ai senti en Staline une rancune personnelle, l'histoire se répète et on est obligé de penser à Ivan le terrible, fou de terreur, de peur - maintenant toute l'équipe de Lénine est morte et terrassée : j'ai senti cela en Staline depuis quelque temps et je vous l'ai écrit sans en avoir la preuve. Hélas, il l'a donnée et je souffre de voir comme les valets d'Hitler, de Mussolini, triomphent. [...] Quoi faire? J'aurais tellement besoin de vous voir, de vous causer. Il faut serrer les rangs dans ces minutes peut-être décisives. Je comprends, vous connaissant depuis tant d'années, comme tout cela doit vous toucher au cœur, car des deux parties on attend de vous une parole - de la part officielle une approbation, de l'autre part de la Russie une protestation !

Mais Rolland ne conçoit plus que l'on puisse « serrer les rangs » hors des cohortes staliniennes. Le 23 juin (p. 516-517) il répond :

Votre dernière lettre me fait craindre que nous n'ayons perdu contact. En dépit de tout ce que je vous ai écrit précédemment et dont vous ne semblez pas avoir voulu retenir les très nettes affirmations, vous me prêtez sur les événements de Russie votre pensée, qui n'est pas du tout la mienne. Que les complots en URSS soient déplorable, je le pense certes, avec vous ; je pense même qu'ils sont abominables. Mais d'autant plus est-il naturel qu'ils soient réprimés avec une implacable énergie. Si un tel état de choses a des répercussions désastreuses en Europe, qui donc faut-il en accuser ? Vous avez toujours, en ces affaires, pris la position préalable de considérer comme innocents les trotskistes, les Kamenev et les Zinoviev, voire les Toukhatchevski. Vous avez accepté la thèse de leurs partisans en Europe, accusant Staline d'avoir machiné ces procès, pour établir sa domination personnelle. Ma façon de voir et de juger est opposée à la vôtre. Et il faut que ceci soit clair entre nous. [...] D'après les textes publiés, les renseignements de sources diverses, confrontés - d'après mes propres souvenirs, éclairés d'une lumière tragique par les événements qui se sont succédé depuis mon voyage en URSS, - je n'ai que trop de raisons de croire à la réalité de cette longue et tortueuse conspiration, où l'idéologie n'a pas joué un rôle moins meurtrier que les passions personnelles. - Ce n'est, au reste, pas seulement en URSS que le trotskisme joue un rôle destructeur, désorganisateur, et en fait, contre-révolutionnaire. C'est en France, c'est en Espagne, c'est dans le monde entier. Depuis [1932], je n'ai cessé de le rencontrer devant moi et devant mes compagnons comme

l'ennemi le plus acharné et le moins scrupuleux. J'ai compris. [...] L'histoire se répète, car elle obéit aux mêmes lois. Une révolution ne peut s'accomplir, sans avoir constamment à combattre les ennemis du dehors et du dedans. Et souvent ceux de la 10e heure ont été les amis du commencement. Ceux qui ont guidé ses pas d'enfant ne peuvent admettre qu'elle grandisse et qu'elle marche en d'autres directions que celles qu'ils lui ont fixées. - Qu'y faire ? Ce sont les lois de la vie. Elles n'ont jamais été économes des vies humaines.

*

Persistant à considérer l'État stalinien comme une forteresse révolutionnaire assiégée, Rolland s'aligne - silence dans les rangs ! Zweig souffre de voir son ami s'enfermer, mais se croit tenu de s'excuser auprès de lui, et de l'assurer qu'en dépit de tout, ils restent dans le même camp. Le 10 septembre 1937 (pp. 522-523), il lui écrit :

Je désire pour le futur des Soviets tout ce qu'on peut désirer ; je sais que la Russie est maintenant menacée par la plus grande coalition qu'on [ait] jamais connue - et d'autre part, je comprends qu'on [veut] écraser la Russie et le bolchevisme, seulement pour écraser après le socialisme, le libéralisme, la démocratie ; si seulement Staline ne nous rendait pas la tâche si difficile par ses fusillades en masse !

Malgré la naïveté égocentrique de cette dernière remarque, Zweig se montre bien plus clairvoyant que Rolland, et met le doigt sur le problème qui se posera encore pendant des décennies à ceux - à commencer par les trotskystes - qui cherchent à dissocier la défense de l'Union soviétique de l'adhésion au stalinisme. Malgré l'évolution de ses positions qui s'amorcera bientôt, Rolland persistera jusqu'au bout, comme le montre son *Journal*, dans un antitrotskysme si passionné que l'on peut s'interroger sur ses racines. La *Correspondance* présente bien d'autres aspects que ceux sur lesquels se focalise cette recension. La question de l'antijudaïsme et de l'antisémitisme n'y est jamais abordée de front, ce qui est assez compréhensible dans des échanges entre un catholico-païen et un Juif-par-hasard qui ne seront l'un et l'autre jamais tout à fait au clair en ce domaine. Mais il arrive qu'elle ressurgisse inopinément, avec virulence, ainsi en 1928 (16 avril, p. 36), quand il emprunte le langage des tenants du complot judéo-maçonnique :

On dit communément d'Europe : 'La revue de Bloch' [...] Et, au bout du compte, je crois (confidemment) que c'est Crémieux, très habile, qui fait tout, d'accord avec certaines puissances anonymes et bien munies du « nerf de la guerre », qui se sont fait d'Europe un instrument de propagande juive et anticatholique : chaque numéro fait péter de nouvelles mitrailleuses contre le même

but visible et non avoué !

En 1937, des facteurs d'ordre personnel contribuent aussi à saper leur amitié. Guilbeaux, aigri, malade, est passé très vite de l'antistalinisme à l'extrême droite. À présent, il accuse à mots couverts Maria Koudacheva d'être un agent d'influence soviétique, parle d'un « mariage d'État » arrangé par Moscou (*La Fin des Soviets*, Edgar Malfère, 1937, pp. 36-37), et invoque le témoignage de Zweig, dont la réponse à ses questions pressantes ne convainc pas Rolland. Celui-ci restera persuadé que son ami n'était pas si innocent dans cette affaire qu'il le lui écrivait le 29 septembre :

Avant tout, je n'ai jamais vu une brochure de Guilbeaux ; il y a je ne sais combien d'années que je ne l'ai pas vu ou été en correspondance avec lui. [...] Vous connaissez ma fidélité pour vous assez et je suis heureux que vous ayez su d'avance que je n'en savais rien, mais rien du tout. Je tâcherai de me procurer le pamphlet de Guilbeaux.

Rolland, de son côté, plaide la cause de Friderike dans le divorce demandé par Zweig. En janvier 1938, de passage à Villeneuve, elle a prié Rolland d'intervenir, puis elle lui a écrit. Le 29 avril (p. 543) il demande à Zweig de se montrer conciliant :

Je viens de recevoir de votre femme une lettre désespérée. [...] Je n'ai ni le droit ni le désir de m'immiscer dans vos affaires intimes. Mais, par affection pour vous deux, je vous supplie 1° de ne pas précipiter les choses ; 2° de faire en sorte que votre femme puisse devenir aussi citoyenne anglaise et de ne divorcer qu'après cela.

Bientôt, de façon très injuste, il reprochera aussi à Zweig de lui avoir dissimulé des documents qui lui auraient été précieux pour son *Beethoven*. En fait, dès 1935, Zweig a répondu à toutes ses demandes de renseignements, lui a conseillé de se mettre en rapport, à Zürich, avec le Dr Max Hunger, spécialiste de Beethoven, qui pourrait lui montrer personnellement la collection Bodmer, mais Rolland semble n'avoir pas suivi ce conseil, et avoir attendu de Zweig qu'il devance ses demandes, habitué qu'il était à trouver son ami tout à son service.

Ils continuent cependant l'un et l'autre à se prêter assistance.

Au début de la guerre, Rolland presse H.G. Wells d'aider Zweig vis à vis des autorités anglaises qui le traitent en « étranger ennemi ». De son côté, revenu s'installer en France, à Vézelay, il s'inquiète de sa situation matérielle. Son théâtre connaît enfin un écho international ; Hollywood s'y intéresse ; Reinhardt engage des pourparlers avec des producteurs – mais c'est vers Zweig que Rolland se tourne, encore et toujours.

D'une façon générale, écrit-il le 26 août 1938

(p. 554), je ne gagne rien (ou peu s'en faut) depuis deux ans. Je ne fais que dépenser. Et je n'ai pas de grosses réserves. Je cherche quelques nouvelles ressources. [...] Il me faudrait un film, pour me remonter. Vingt fois, on a parlé du Jean-Christophe [...]. Si, dans votre tournée aux USA, ou dans quelque autre occasion, vous trouviez moyen de le recommander à quelque firme cinématographique, vous me rendriez grand service. Et le 17 mars 1939 (p. 570) : Donnez-moi des adresses, où envoyer mon Robespierre, si c'est utile ! – Mais ce qu'il me faudrait, avant tout, pour arranger mes affaires, c'est qu'on fasse là-bas un film de Jean-Christophe. [...] Il me faudrait quelque moyen d'agir sur Hollywood. Je n'en ai pas. Si vous en avez, aidez-moi !

En mars 1939 (le 27, pp. 574-575), il communique à Zweig une lettre d'un parent de sa première femme, Clotilde Bréal, emprisonné à Prague, « qui demande qu'on tâche de faire agir un Comité de Londres pour l'aide des réfugiés en Tchécoslovaquie. [...] Si vous le pouvez, recommandez-leur ce malheureux ! »

*

Dans le même temps, sa position vis à vis de l'URSS s'est infléchie. Zweig a suggéré naïvement que Moscou offre un asile aux Juifs d'Allemagne, comme si Staline était disposé à accueillir, fût-ce en Sibérie, à la frontière chinoise, dans l'oblast autonome juif du Birobidjan, des « intellectuels cosmopolites » à la nuque raide... Rolland répond (le 3 avril 1938, p. 542) sans idéaliser la situation :

Je ne crois point, d'ailleurs, que votre idée ait chance d'être réalisée maintenant. L'atmosphère de soupçon – trop justifiée – est encore trop épaisse, pour qu'on accueille là-bas, en masse, des étrangers ! ; et ce ne serait même pas prudent pour ceux-ci d'y entrer. La guerre peut éclater, d'une heure à l'autre. Vous savez quel peut être le sort d'un étranger dans un pays pris par la psychose de guerre. L'Amérique seule me paraît l'asile ouvert, pour un assez long temps encore [souligné par moi, S.N.].

Zweig, qui depuis son premier voyage avant 1914 tend à considérer l'Angleterre comme exotique, étrangère à son monde européen, ne se familiarisera jamais avec le pays où il a trouvé refuge, mais il en souligne d'abord les qualités d'accueil, avant que la guerre éclate.

Les Anglais sont admirables quant à la bienfaisance, écrit-il le 27 mai 1939 (p. 577). C'est l'esprit des Quakers qui a pénétré tout le pays (aussi ceux qui ne sont plus religieux). Mais [...] la stupidité des sports, favorisée depuis des décades par la ploutocratie – « circenses !! » a abruti politiquement ce peuple [...].

Les Anglais ont été trop longtemps bercés d'illusions (comme lui-même, dans son pacifisme hors de saison, après les accords de Munich). À l'été 1939, les yeux s'ouvrent, mais Zweig craint que ce ne soit trop tard, et

ce réveil lui paraît cher payé. « Mon ami, vous sentez sans doute non moins que moi l'angoisse de l'atmosphère, écrit-il le 15 juillet 1939 (p. 580). » Quand la guerre éclate, il s'afflige de se sentir totalement inutile dans son exil qui ressemble à un enfermement :

Je ne peux écrire dans ma langue, je n'ai pas de journaux à ma disposition – dire que j'aurais pu être utile à notre cause commune dans un pays quelconque, surtout en Amérique du Sud ou du Nord !! écrit-il le 11 septembre 1939 (p. 585). Même la correspondance ne sera pas facile – on est prié d'écrire seulement de courtes lettres. Je me sens vraiment un peu prisonnier – non dans le sens matériel, mais moral. [...] C'est] un peu drôle de me traiter en Allemand du Reich, après que j'aie ouvertement refusé de reconnaître l'annexion de l'Autriche. [...] Comment se rendre utile? Je ne vois pas d'issue à cet affreux gâchis – nous avons depuis longtemps senti qu'il existait une volonté tragique du suicide en Europe. Je regrette que vous n'ayez pas respiré l'air des pays neufs, l'Amérique et l'Amérique du Sud. Cela donne au moins l'espoir que notre culture n'est pas encore anéantie, même si nous l'écrasons avec les tanks. On nous entermera comme les derniers Européens. Mais sur notre tombeau, on continuera à vivre et à créer.

Il tourne en rond à Bath, dans sa villa en position dominante, comme hier celle de Salzbourg, comme demain celle de Pétrópolis. « Sauf cette fois où j'étais sur la tombe de Freud, je n'ai pas bougé et je ne veux même plus bouger, ajoute-t-il le 11 octobre (p. 587). Il n'y a rien qui m'attire à Londres. Je suis inutile là-bas et cela serait trop oppressif. » Il s'efforce d'imaginer des connotations mélancoliques :

Cette guerre n'a pas provoqué de passions, de folles espérances, des poèmes, des stupidités comme l'autre, elle est – jusqu'à présent – si j'ose dire, prosaïque. Mais je suis maintenant convaincu qu'elle transformera le monde plus radicalement que l'autre et Hitler sera dans le sens de Goethe « ein Teil von jener Kraft, die stets das Böse will und doch das Gute schafft » [« Une part de cette force qui toujours veut le mal, et pourtant fait le bien », Goethe, Faust I, V, 1336 sq.] Tout ce qu'on a manqué pendant les vingt-cinq ans de la paix sera réalisé : une plus grande unité (grâce à la disparition des petites nations) et une socialisation dans tous les pays. Le prix sera affreux, je n'en doute pas, mais je ne veux [...] pas croire que tout cela n'aurait été que politique et diplomatie – c'est un profond courant souterrain qui provoque ces secousses : vous appellerez cela peut-être optimisme, peut-être fatalisme, mais je ne peux pas vivre sans l'espoir, sans l'idée hégélienne du « Sinn der Geschichte » [sens de l'histoire].

Entre-temps, la signature du pacte germano-soviétique a rapproché les deux amis en les faisant se retourner vers leur passé partagé.

Mon ami, écrit Zweig le 23 août 1939 (p.583), tou-

jours dans les moments tragiques de notre temps mon cœur se souvient de nous. À travers combien d'impasses nos âmes sont déjà passées, par combien de déceptions et de désespoirs – l'atmosphère des catastrophes devient peu à peu naturelle pour nous. Aujourd'hui, le pacte de Hitler et de Staline! [...] Tout cela nous confirme dans notre indépendance morale – restons ceux que nous étions et nous serons plus forts que tous ceux qui sont entourés par des partisans. [...] Il importe seulement pour nous de n'avoir pas menti avec les menteurs, d'être resté debout et sobre.

En septembre 1938, considérant que les démocraties avaient capitulé devant Hitler et livré la Tchécoslovaquie, Rolland s'était prononcé résolument contre Munich, comme les communistes. Partisan de la guerre ouverte contre le fascisme, il avait entrepris de rallier Zweig à son point de vue pour qu'il l'aide à tirer de leur aveuglement ceux de ses disciples qui, « pacifistes intégraux », répandent un esprit de capitulation. Dès avant la conclusion du pacte, pourtant, il manifeste une certaine désillusion, ainsi le 18 juillet 1939 (p.582) : « Je ne vous parle pas de la politique. On en est las. On en entend assez, par les journaux et la radio. – Chacun s'organise comme il peut, dans la situation catastrophique, et cultive son jardin. Il n'y a plus du tout la fébrilité de l'an dernier. – « Advienne que pourra ! » À Vézelay, lui aussi voit ses possibilités de déplacement limitées quand la guerre éclate, et il se retourne vers le passé : « Tenez-moi au courant de ce que vous ferez, afin que nous puissions maintenir nos liens de pensée, comme il y a 25 ans ! – Je ne puis bouger des limites de mon département (27 septembre 1939, p. 586). » Le 20 février 1940, il précise (p. 597) :

« Je me heurte à la plus grande mauvaise volonté, surtout de la part des autorités locales ; et l'on fait tout ce qu'on peut pour me bloquer. Ce n'est pas très intelligent, puisque je suis un vieux antihitlérien de la première heure, qui ne pourrait que servir la cause franco-anglaise, et dont le « mot » a toujours été : - « Delenda est Carthago » - « il faut détruire l'hitlérisme » [...]. N'attendez pas que s'élève ici, non plus qu'ou vous êtes, aucune voix qui sorte de la consigne générale. C'est matériellement impossible. La guerre a seule la parole, et elle la gardera jusqu'à la victoire. – Après ... l'histoire recommencera ... L'humanité est faite pour marcher, marcher ... jusqu'à ce qu'elle tombe. Usons nos pieds ! Notre ressource est de nous intéresser au chemin. »

« Servir la cause franco-anglaise », ce n'est pas du tout la politique de l'Internationale communiste, et Rolland réévalue son attitude vis à vis des démocraties – comme il avait commencé à le faire vis à vis de l'Union soviétique dès avril 1938, ainsi que nous l'avons vu. Le 24 juin 1938 (p. 552), il adressait à Zweig cette mise en garde :

J'espère que vous vous établirez définitivement en Angleterre. [...] Vous trouverez bien dans la grande île britannique un noble asile. [...] Avec tous leurs défauts, nos vieux pays démocratiques sont notre terre nourricière. Nous ne pouvons nous en passer. Je ne vous vois pas installé au Brésil. Il est trop tard dans votre vie pour y prendre racines profondes. Et sans racines on devient une ombre.

Zweig n'en tiendra pas compte ; il persiste dans son intention de s'établir au Brésil, dont il faisait part à Rolland le 2 mai 1938 ; le même mois, il a demandé son visa.

Il passe l'hiver 1938-1939 aux États-Unis, à New York, puis pour une tournée de conférences. Il est de retour à Bath à la mi-mars.

Au printemps 1940, il est brièvement à Paris pour une conférence sur la Vienne d'hier. Le 10 avril, il est à l'Hôtel Louvois ; il envoie à Rolland une carte postale (p. 599) :

Mon cher ami, je suis arrivé après beaucoup de difficultés et je ne sais pas encore si je pourrais suivre mon désir ardent de vous voir. Car j'ai pris la permission seulement pour Paris et je ne sais pas si j'aurais le droit de voyager et si je peux m'arranger. [...] J'étais si heureux de voir de l'avion Paris sauve et belle – je n'ai jamais tremblé pour Birmingham ou d'autres villes, mais l'idée que Paris pourrait souffrir m'est une souffrance perpétuelle. De tout cœur à vous tous / Votre fidèle / Stefan Zweig / Je vous téléphonerai en tout cas pour réentendre votre voix.

Ils ne se reverront plus, ne se parleront plus.

Zweig fait ses adieux à l'Europe. Le 25 juin 1940, il s'embarque, pour New York. Puis ce sera le Brésil. Et la mort, mais d'abord le travail : *Le Joueur d'échecs, Montaigne, Balzac...*

Pendant l'Occupation, à Vézelay, Romain Rolland s'éloigne de l'action politique, garde le silence et poursuit son travail tout en recevant autant de visites que le

permet sa situation. Il renoue avec les communistes, et avec Claudel. Il met au net son *Journal*, revient une dernière fois à ses recherches musicales sur Beethoven. Il rédige son *Péguy*, qui paraîtra en 1945. Le 15 juillet 1939 (p.579), Zweig lui écrivait : « Nous pourrions affirmer avoir vu dans notre vie autant de changements que la génération de Talleyrand ; et je crois qu'après Beethoven, vous devriez finir votre autobiographie. J'ai l'intention d'écrire la mienne dans deux ans, à soixante ans ! »

Rolland termine ses Mémoires. À Petrópolis, avant de se suicider, Zweig préparera pour ses éditeurs les manuscrits du *Monde d'hier* – ses *Mémoires d'un Européen*.

*

Pour Rolland, Zweig mort devient pour toujours Stefan. Le 16 mai 1942, écrivant à Alfred Wolfenstein, il cherche à comprendre : « La disparition de Stefan m'a navré. Il a dû succomber à un moment de découragement. Déjà pendant l'autre guerre, il y eut des jours où il nous causa des soucis. Il était trop loin de ses amis. Il avait besoin de communier avec eux. »

décembre 2016

Serge Niémetz, normalien, traducteur, est le biographe de Stefan Zweig : Le voyageur et ses mondes. Belfond, Paris, juil., 1996

Romain Rolland, Stefan Zweig, Correspondance - (1928-1940). Albin Michel, septembre 2016, 620 pages. On ne saurait trop remercier pour leur beau travail Jean-Yves Brancy et Siegrun Barat. Pour ce troisième et dernier volume comme pour les deux premiers de cette Correspondance, Jean-Yves Brancy a établi, présenté et annoté le texte ; Siegrun Barat a assuré la traduction des lettres de Stefan Zweig rédigées en allemand. S.N.